

ment celui-ci. Et mettez-y de la délicatesse : Monsieur est Anglais."

En un clin d'œil, Ralph fut saisi et ficelé comme une andouille. On le coucha au rebord du fossé.

"Où as-tu cueilli ce particulier-là, Yves, mon gars ? demanda le comte de Plestin. Voici un camarade qui le suit depuis ce matin."

Il montra Kerbrec'h qui, tout joyeux, n'en pouvait croire ses yeux et se disposait à raconter sa chasse infructueuse.

"J'avais perdu sa piste après Plouaret, expliqua-t-il. Il avait trop d'avance sur moi."

Mais on n'avait pas de temps à perdre aux narrations oiseuses. M. de Plestin interrompit Kerbrec'h.

"Tu nous raconteras ton histoire plus tard, mon gars. Pour le moment, laisse parler Yvon."

Celui-ci n'était pas bavard de son naturel. Il lui fallut pourtant narrer en détail son aventure, comment il avait surpris Balahic dans la niche rocheuse où il abritait sa barque, puis entendu l'appel venu de la grève ; comment enfin il était parvenu à s'emparer de l'Anglais.

"Présentement, Monsieur le comte, conclut Le Braz, le matelot m'a échappé, et c'est certain qu'il navigue du côté de l'Anglais. M'est avis qu'il faudra arracher la langue à ce coquin-ci pour qu'il nous dise ce qu'il a bien pu raconter à son camarade.

—Tu as raison, mon gars, répliqua Roger de Plestin ; nous allons l'interroger sur l'heure."

Il donna rapidement des ordres. Deux hommes chargèrent Ralph Gregh sur leurs épaules, et l'on gagna le manoir à travers champs.

Depuis les événements de mai, le manoir était inhabité. Seuls, la nourrice du petit Robert de Plestin et son mari étaient demeurés à leur poste, vivant sur les dépendances de la maison principale, fidèles gardiens du manoir abandonné.

Mais, depuis dix jours, à la faveur des rapides et dramatiques événements qui venaient de s'accomplir, Roger de Plestin rentrait tous les soirs sous le toit de ses pères. Il en avait fait le quartier général de ses opérations militaires, en attendant que son innocence reconnue, ou plutôt l'éclatante justice qu'il attendait, lui permît de franchir au grand jour et la tête haute, le seuil de sa maison.

Il fallait donc se cacher, actuellement, pour mieux accomplir l'œuvre que l'on avait à accomplir.

La troupe s'enfonça sous le couvert, après avoir éteint les torches. Elle gagna les dépendances du manoir et entra sans bruit dans les salles avoisinant la cuisine. Sur un signe d'Yves Le Braz, Kerbrec'h et deux hommes jetèrent un paquet de sarments et de lande sèche dans le four au pain. Comme les volets étaient étroitement fermés, l'un d'eux battit le briquet et ralluma une torche.

On avait couché le captif sur une table de chêne. Le Braz s'approcha de lui et l'interrogea :

"Ecoute, camarade, dit-il, et regarde bien ce four. Tu nous a empêchés d'y cuire notre pain. Nous allons t'y rôti toi-même."

Comme l'avait fait le notaire Jorge Darros, Ralph Gregh demanda grâce.

"Soit ! fit M. de Plestin en s'approchant, nous te ferons grâce, si tu réponds à nos questions. Qu'as-tu dit à Balahic ?

L'Anglais eut un regard farouche. Il se raidit et répliqua :

"Tuez-moi ! Je ne parlerai pas,

—Allume, Kerbrec'h !" ordonna Yves, qui saisissant le prisonnier à plein le corps, l'emporta jusqu'à la gueule du four.

La flamme lécha le bois sec, qui crépita en lançant d'innombrables étincelles. Les pieds nus de l'Anglais se crispèrent sous la chaleur.

"Grâce ! proféra-t-il dans une sorte de rugissement. Tuez-moi, je ne parlerai pas.

—Chauffez de plus près !" commanda l'hercule, qui avait remis son fardeau à d'autres bras.

Ceux-ci poussèrent le misérable plus avant. Les pieds et les jambes touchèrent la pierre brûlante, et la braise frôla les talons.

Une effroyable clameur de désespoir s'exhala des

lèvres de l'Anglais. Les forces humaines ont des limites. Il s'évanouit.

On le ramena, et à peine eut-il recouvré ses sens, qu'Yvon, implacable, lui demanda :

"Veux-tu parler, ou préfères-tu que nous recommencions ?"

Et, comme le prisonnier s'obstinait dans son mutisme, derechef on l'approcha de l'orifice incandescent.

Alors le misérable fléchit. Il parla. Il avoua à ses tortionnaires qu'à cette même heure Killerton devait être à Morlaix en conférence avec Jean Bon Saint-André, pendant que Saint-Julien portait au fort Taureau l'ordre d'exécution d'Alain. Il ne dit rien de Balahic.

"Allons, prononça Roger de Plestin d'une voix grave, il nous faut être tous, au point du jour, au pied du fort Taureau."

IV

MARI ET FEMME

Au moment où Ameline, pâle, mais résolue, s'apprêtait à tenter son suprême effort, Jean Prigent s'était élancé vers elle :

"Madame, avait-il supplié, Madame, ne tentez pas Dieu. Alain lui-même, s'il était ici, vous le défendrait.

—Jean, répondit-elle, impérieuse cette fois, j'aime encore mieux la mort avec Alain que la vie sans lui. Ceci est le dernier moyen qui nous reste de le sauver. Ne vous opposez donc plus à mes projets.

—Mais moi, supplia le jeune homme, que vais-je donc faire ?

—Vous, répondit-elle, ne prenez conseil que de vous-même. Rappelez-vous qu'Alain vous a permis de le délivrer, s'il n'était pas rentré le cinquième jour. Il y en aura dix demain qu'il est détenu et que son sort est aux mains de ce bandit.

—Soit ! s'écria le jeune homme. Je ne puis faire moins que vous, noble et vaillante femme. Si la journée de demain doit éclairer la mort de mon frère, elle éclairera aussi les sanglantes funérailles que nous lui ferons. Toute la Roche-qui-Tue sera avec moi demain sous les murs du fort Taureau."

Ameline lui tendit la main. Il se mit à genoux pour la baiser, en pleurant.

"Confiance et courage, Jean ! lui cria-t-elle. Dieu nous protège."

Et tandis que le jeune chef sortait de la chambre pour courir à l'accomplissement de ses devoirs de commandant, la comtesse, aidée de Le Bellec, franchissait le mur d'appui de la fenêtre et s'avancait sur la crête du toit jusqu'à l'ouverture de la maison opposée, où l'attendait la nièce de l'hôtelier.

Quand celle-ci lui eut prêté la main pour pénétrer dans la maison opposée, Ameline lui demanda :

"Menez-moi à la chambre qu'il doit occuper."

La jeune femme prit les devants et, par de sombres corridors, fit pénétrer la comtesse dans une vaste pièce carrée dont les murs et les portes disparaissaient sous de hautes et larges tentures de damas rouge. Le lit était drapé dans des rideaux de même étoffe.

"C'est bien," fit Ameline, qui vida sa bourse dans la main de son guide, malgré le refus qu'elle en faisait.

"Non, prenez, mon enfant, il n'est pas sûr que vous ne soyez pas inquiétée pour ce qui va se passer ici. Il est juste que vous ayez une compensation."

Puis, appelant Le Bellec, qu'elle cacha derrière les rideaux du lit, elle congédia amicalement l'hôtesse avec ces mots :

"Laissez-nous seuls maintenant, mon enfant. Vous ne pouvez plus nous aider qu'en priant pour nous."

La jeune femme sortie, Ameline dit à Mathurin :

"Tiens ton couteau prêt. Tu ne frapperas que sur mon ordre. Il vaut mieux le garder vivant."

Elle était étrangement belle en ce moment, d'une beauté de vierge guerrière et terrible, celle qu'on nommait jadis la douce comtesse Ameline.

Le Bellec obéit sans mot dire. Le serviteur était à la hauteur de la maîtresse qu'il servait. Il tint son couteau tout ouvert dans sa main.

Alors Ameline souleva une tenture dissimulant une porte dans l'épaisseur du mur, et attendit.

Elle n'eut pas longtemps à attendre.

Un bruit de pas résonna dans le corridor, des pas d'homme. Une main tourna le loquet. Quelqu'un entra.

"Ah ! ça, on a donc oublié d'éclairer ma chambre ? cria une voix que la comtesse reconnut sur-le-champ. Holà ! qu'on m'apporte de la lumière ! Il fait noir ici comme dans un four.

—Voilà, voilà, citoyen," répondit une autre voix toute tremblante, celle de l'hôtelière, qui accourait un chandelier à la main.

Killerton prit le flambeau de sa main le déposa sur une table, ferma la porte, puis, après un examen circulaire, mais sommaire, de la pièce, vint s'asseoir, ou plutôt se laisser tomber sur un vaste fauteuil à la Voltaire placé de l'autre côté de la table.

Le comte Arthur était soucieux. Un pli sombre rayait son front, se reliant à un autre pli profondément creusé entre les sourcils.

En même temps des exclamations sourdes, des mots, des membres de phrases trahissaient son inquiétude ou son impatience.

"Que fait Saint-Julien ? Pourquoi ne rentre-t-il pas ? Et Ralph ! A-t-il rejoint l'autre ?"

Il se croyait sans témoin. L'âme a souvent de ces lassitudes. Elle éprouve le besoin de laisser exhaler ses préoccupations. C'est une sorte de soulagement. Il arrive aux hommes les plus discrets de parler seuls. La confiance leur est un exutoire d'autant plus utile, qu'ils croient ne livrer leurs secrets qu'à eux-mêmes. C'était le cas d'Arthur de Kergroaz, lord Killerton.

Il était inquiet, positivement. Il y avait huit heures en ce moment qu'il s'était séparé de ses compagnons, et, en vérité, le délai n'était que normal, étant donnée la distance que ceux-ci avaient à parcourir en un aussi bref laps de temps.

Mais tout délai semble long à ceux qui attendent.

Il resta assis un assez long temps. Mais ce repos le fatigua, le silence qui l'entourait lui pesait. Peut-être y sentait-il la présence de témoins invisibles ? Peut-être ce tête-à-tête dans l'ombre était-il trop plein de remords ?

Le remords, d'ailleurs, allait prendre corps et prendre à ses yeux une plus terrifiante réalité.

Pour la seconde fois, Killerton venait de faire le tour de sa chambre, et, en le faisant, il avait ôté le ceinturon qui serrait son écharpe tricolore à sa taille, et déposé sur sa table son sabre et ses pistolets. Une curiosité assez naturelle le poussa vers les angles inexplorés de la pièce. Il s'approcha de la tenture rouge sous laquelle Ameline s'était dissimulée, et la souleva.

Un cri rauque, étouffé, monta de sa poitrine. Il recula brusquement, les cheveux dressés sur la tête, les mains tendues en avant comme pour éloigner une vision funeste, blême d'épouvante, les yeux hagards, hors de l'orbite. Une épouvante sans nom le pétrifiait.

Sous la lueur faible du chandelier, Ameline était debout et le considérait d'un regard fixe.

Et vraiment, vue de la sorte, elle était bien plutôt un spectre sorti de la tombe qu'une créature vivante.

Pâle elle-même, rigide dans les vêtements qu'elle portait le jour du meurtre, les vêtements de Marie-Ange Le Hélo substitués aux siens, toute blanche dans cette parure funéraire, elle était effrayante pour quiconque l'eût contemplée, mais surtout pour des yeux troublés par le remords.

La jeune femme pouvait le voir trembler, secoué par le frisson de la peur ; elle entendit claquer ses dents.

Alors elle fit un pas vers lui. Il recula lentement vers la table, fasciné, ne pouvant détacher les yeux des siens :

"Ameline ! pardon ! pardon !" implora-t-il d'une voix cavernueuse, qui montait des profondeurs de ses entrailles.

PIERRE MAEL.

(A suivre)